Ami du Clergé du 4 décembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions sur le Credo. — Entre nous, 401. — I. Introduction, 401.

Instructions sur les Epîtres du Dimanche. — III. *4e Dim. de l'Avent :* Nos désirs, 402.

Pour la fête de Noël. — I. Les bienfaits de la venue du Messie, 403.

Causeries sur la Messe. — XXX. Remarques historiques sur la communion, 405.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXIX. S. Paul en Grèce et à Athènes, 407.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

Entre nous...

Un certain nombre de nos abonnés nous demandent de leur fournir plutôt des moyens de travail que des textes entièrement rédigés, si achevés soient-ils. Ils voudraient une prédication « moins classique, riche de doctrine, de citations scripturaires et patristiques, voire classiques », en un mot plus moderne et plus vivante.

Il semble qu'une évolution soit possible en matière de prédication. Tous les orateurs parlent sur un dossier et, possédant leur sujet, font, tout en parlant, appel aux documents qui appuient et confirment leurs assertions. Faudrait-il faire de la prédication une simple lecture? Non pas. Mais l'exposé d'une vérité religieuse pourrait utilement être souligné de la lecture des textes bibliques ou patristiques qui en constituent les fondements. Au lieu de citer l'Ecriture de mémoire, ce qui ne peut se faire que par à peu près, s'il s'agit de textes un peu étendus, et au lieu de résumer un passage des Pères, pourquoi ne pas les lire, coupant ainsi le développement parlé ?

A nos lecteurs de nous dire si cette suggestion leur paraît pratique.

D'autre part il peut y avoir intérêt à trouver rassemblés un certain nombre de textes, même très abondants, sur un même sujet.

Pour les citations *un peu longues* de l'Ecriture, nous indiquerons seulement la référence, chacun pouvant se reporter facilement au texte.

Nous allons essayer de leur fournir des plans détaillés. Et nous prendrons comme thème l'*Explication du Symbole*.

I

Introduction

LE SYMBOLE DES APÔTRES.

La prédication du Symbole est la plus ancienne de l'Eglise. *Symbole* signifie *résumé, abrégé*. On appelle *Symbole des Apôtres* un abrégé de la doctrine chrétienne, en usage pour la préparation au baptême des païens convertis, à Rome, dès les premiers siècles de l'Eglise.

I. — *Ce qu'est le Symbole*

Le Symbole est une profession de foi. Il était expliqué, point par point, aux catéchumènes. Cela s'appelait « livrer le Symbole ». Et les catéchumènes devaient le savoir par cœur. Ils n'étaient admis au baptême qu'après avoir eux-mêmes récité le Symbole, ce qui s'appelait « rendre le Symbole ».

Aujourd'hui, les cérémonies échelonnées tout le long du catéchuménat, à l'époque primitive, se trouvent bloquées ensemble dans la liturgie du baptême. Mais comme nous baptisons ordinairement de tout petits enfants, les réponses à faire par eux sont faites par le parrain et la marraine.

L'une des parties de cette liturgie baptismale consiste précisément à réciter le *Symbole des Apôtres* puis le *Notre Père*. On remarquera ici l'absence d'une prière devenue habituelle de notre temps, et depuis de longs siècles, mais qui n'était pas encore entrée dans la pratique, lorsque furent fixés les rites du baptême : le *Je vous salue, Marie*. Les tout premiers chrétiens ne connaissaient donc que deux prières officielles. On n'en demandait que deux aux candidats au baptême : le *Notre Père* et le *Je crois en Dieu*.

II. — *Ce que contient le Symbole*

Il est clair que le Symbole renferme toutes les vérités nécessaires au baptême, tout ce qui constitue l'essence de la foi chrétienne : les dogmes de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eglise catholique, de la rémission des péchés, de l'immortalité bienheureuse et de la vie éternelle. Nous aurons à détailler tout cela.

Prêcher le Symbole revient donc à expliquer une grande partie du catéchisme. Ce qui a été exposé à l'enfant, il faut le redire à l'homme mûr, lui en faire comprendre la richesse, la profondeur, la nécessité. C'est tout le problème de la foi qui se pose, non pour être remis en question, mais pour être nourri, réchauffé, développé, fortifié, confirmé.

III. — *Ce que ne contient pas le Symbole*

On vient de dire : prêcher le Symbole, c'est expliquer « une grande partie du catéchisme ». Pourquoi une partie seulement ? Parce que le Symbole préparait au baptême. Dans la primitive Eglise, en raison des persécutions (3 siècles), on avait institué la *discipline du Secret*. En vertu de cette discipline, les catéchumènes n'assistaient à la messe que jusqu'à l'offertoire, et ils étaient renvoyés après l'homélie ou sermon du jour. Ils n'avaient pas le droit d'assister au sacrifice eucharistique. L'Eucharistie était réservée à ce qu'on appelait les « initiés ». S. Augustin, dans ses sermons, emploie souvent cette expression : « Les initiés savent ce que je veux dire... » Façon de faire comprendre que les catéchumènes ignoraient certains aspects de la foi chrétienne. Nous devons au surplus supposer qu'ils ne les ignoraient qu'officiellement, mais qu'ils en avaient le plus souvent quelque idée, puisque les païens eux-mêmes savaient qu'il s'agissait de « manger » quelque chose de sacré : l'Eucharistie. C'est ce qui explique pourquoi l'Eucharistie est absente du Symbole des Apôtres, comme du reste le détail des sacrements.

* *

Dans une lettre à l'archevêque de Bourges, frère de Mme de Chantal, S. François de Sales définit la prédication chrétienne :

la publication et la déclaration de la volonté de Dieu, faite aux hommes, par celui qui est là légitimement envoyé afin de les instruire et émouvoir à

servir sa divine Majesté, en ce monde, pour être sauvés en l'autre.

Ce que Dieu veut de nous, ce qu'il nous promet, ce qu'il a fait pour nous sauver, voilà ce que contient le Symbole et ce que nous aurons à expliquer avec preuves à l'appui.

INSTRUCTIONS SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

III

4e Dimanche de l'Avent

NOS DÉSIRS

« Il m'importe peu d'être jugé par vous; Celui dont je désire les suffrages n'est autre que Dieu lui-même ».
(I Cor., IV, 3, 4).

Mes frères,

La contemplation de l'Immaculée nous révélait récemment la puissance de la grâce et provoquait dans nos âmes le désir d'en profiter.

La perfection de Marie est, en sa plénitude, inaccessible à nos misères personnelles. Il faut y tendre évidemment avec la certitude toutefois de ne pouvoir réaliser que de loin la splendeur entrevue.

Mais voici que cette puissance constatée va provoquer chez nous un désir nouveau : le désir d'en approcher. Et celui-ci nous poussera à faire l'effort nécessaire pour y arriver.

Le désir : ses ardeurs, ses prières, ses efforts, tendus vers le Christ sauveur ; n'est-ce pas toute la liturgie de l'Avent ? Les quatre semaines qui symbolisent les longs siècles de patience, sont remplies de désirs et de prières, « *Rorate, cæli desuper. Veni Domine, et noli tardare !* »

Parlons donc de ces désirs du Rédempteur et, pour préparer sa venue, des désirs surnaturels de notre perfectionnement moral. Désirs salutaires, car, si nous les examinons bien, nous verrons qu'ils sont : 1o une reconnaissance de nos insuffisances ; — 2o une preuve de notre élévation d'âme ; — 3o un stimulant pour nos énergies.

I. — *Reconnaissance de nos insuffisances*

Le désir est la preuve d'un manque ; si nous possédions tout, nous ne désirerions rien. La nature entière porte en elle ces aspirations à un état qui l'élève au-dessus de ce qu'elle est, en faisant disparaître ce qui l'abaisse.

Un voyageur a raconté comment, dans une expédition à travers les déserts de l'Afrique, son attention fut soudain attirée par un bruit étrange très doux, très triste, sorte de murmure plaintif, passant sur les sables de l'immensité aride. Le guide s'aperçut de son étonnement et l'arrêtant dans sa marche, il lui dit : « Ecoute le désert ; entends-tu comme il pleure ? Il se désole et il se lamente, parce qu'il voudrait être une prairie. »

Ce que le guide, avec un peu de poésie sans doute, attribuait au désert, nous pouvons nous l'attribuer plus légitimement, car nous portons en nous-mêmes « un désert qui voudrait être une prairie. » Nous désirons tous être autre chose que ce que nous sommes, secouer nos misères, nos infirmités.

Qui ne ressent, avec le désir de les supprimer, ses faiblesses, ses incertitudes, devant une décision à prendre, ses résolutions avortées, ses reprises incessantes devant la conscience qui réclame, les heures de découragement et d'abandon, disons même celles de lâcheté devant l'effort et de honte après les concessions coupables ? Quel tableau chacun de nous pourrait tracer en ajoutant à cette brève perspective quelques traits personnels ?

Or, les transformations, impossibles dans l'ordre matériel, le deviennent dans l'ordre moral. Ecoutez ce que dit Isaïe, dans l'office d'aujourd'hui, à la pensée des purifications que produira la venue du Rédempteur : « Le désert fleurira comme le lys. *Solitudo florebit sicut lilium.* » N'est-ce pas un encouragement ?

N'est-ce pas aussi pour nous empêcher de nous immobiliser dans un état décevant qu'il est question de Jean-Baptiste, celui qui avait mission de faire constater aux âmes l'insuffisance de leur état, et d'exciter leur éveil. Cette « voix du désert » que disait-elle, sinon toujours le même appel : « Préparez les voies du Seigneur ; purifiez-vous, sanctifiez-vous. »

Et quelle ressemblance encore entre ce désert de Judée et le monde spirituel où nous vivons. Là-bas, terre sans horizon, symboles des âmes païennes ou paganisées, à qui manque la vérité infinie. Là-bas, terre chaotique, disloquée par d'anciennes convulsions volcaniques, sans routes ni chemins. Ici, chez nous, les individus égarés loin de celui qui a dit : « Je suis la voie », et les nations errant en désordre, affolées par la perspective de lendemains terribles.

Là-bas, terre morte, rocailleuse, desséchée, torturée par une soif insatisfaite, semblant exprimer la désespérance d'une stérilité éternelle. Ici, chez nous, l'avidité découragée des âmes, qui essaient de se désaltérer à toutes les eaux qu'elles rencontrent, oubliant la seule qui les satisferait : celle de la Grâce divine.

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise a maintenu devant nos regards cette ardente figure, désir incarné, prière vivante, ni que S. Paul a fait entendre la parole de noble indépendance que nous citions au début. Quand on a Dieu pour soi, que peut-il encore manquer ?

Mais il faut l'obtenir, pour cela la désirer d'abord, et nous convaincre de notre personnelle insuffisance. Est-ce nous humilier sottement ? Est-ce, comme certains le prétendent, esquisser un geste de mendiant que de ne tourner vers celui qui n'a pas de désir, parce qu'il possède tout ?

Non, bien au contraire !

II. — *Donner une preuve de notre largeur d'esprit*

C'est n'avoir point peur de la vérité.

Nous avons beau faire les fiers, nous ne changerons rien à la réalité. Pourquoi, par faux orgueil, vivre dans la médiocrité, et prétendre que la vraie noblesse consiste à étouffer les désirs qui sont un aveu de nos imperfections ? N'est-ce pas plus noble de regarder la situation où le péché nous a mis ? « L'homme est un Dieu *tombé* qui se souvient des cieux », et qui aspire à y remonter.

Le désir nous est naturel, mais il est aussi une indication précise de la valeur de nos âmes. « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Faisons mieux : « Dis-moi quels sont tes désirs habituels, et je te dirai ce que tu vaux. »

Notre âme passe ainsi toute entière dans ce miroir moral, car ce sont eux, nos désirs, qui modèlent sa

physionomie, qui nous donnent un visage céleste ou un visage vulgaire, parfois repoussant ; ce sont eux qui dirigent nos regards et notre vie vers la lumière de l'azur ou les ténèbres de la boue. Ce sont eux, bien plus que nos paroles, nos protestations, qui nous révèlent à Dieu d'abord, et souvent ensuite à ceux qui nous voient vivre.

N'est-ce pas ce qui déconcerte à l'heure actuelle ? On dirait que l'on s'est acharné à couper les ailes de toutes les aspirations surnaturelles.

Pour quelques âmes, qui gardent le secret des désirs supérieurs, que d'autres se laissent diminuer par de fausses plénitudes ! Pour quelques-unes, c'est la jeunesse débordante d'énergies prometteuses, qui ne veulent rien admettre, sinon la légitimité du plaisir entrevu ; pour d'autres c'est la réussite d'une carrière magnifique, et dont elles entendent jouir passionnément ; pour d'autres, c'est la libération, impossible d'ailleurs ici-bas, de tout souci, de toute adversité. Quand elles auront obtenu cela, quelque chose qui donne l'illusion du bien-être, elles s'imaginent que leur existence sera remplie, qu'elle se suffira à elle-même ; le désir du surcroît divin promis à ceux qui cherchent le royaume de Dieu leur est inconnu. Oseriez-vous dire que ce sont là de nobles âmes ?

Comparez-les aux vierges, aux martyrs, aux apôtres, ou simplement aux âmes généreuses, qui s'oublient pour demander à Dieu l'accroissement de son règne, le triomphe du bien, l'établissement et la paix dans la charité ; et vous comprendrez mieux la distance qui les sépare.

III. — *Le désir est un stimulant pour nous encourager*

N'est-ce pas là une loi universelle ? Les cimes attirent et provoquent un désir intense de les atteindre, désir suivi d'efforts incessants, souvent héroïques.

Son biographe disait de Whympfex, le vainqueur du Cervin : « Au premier contact avec la montagne, il avait ressenti « le coup de foudre » qui détermine les grandes passions et les hautes ascensions. » — De fait, tout de suite l'ambition lui vint de fouler leurs sommets inaccessibles de son pied triomphant, ambition qu'il satisfit du reste par des excursions incessantes où, parfois seul, il gravissait les sommets les plus abrupts de la Cordillière des Andes et des Montagnes rocheuses. »

Et la passion pour le ciel de nos aviateurs modernes, qu'en direz-vous ?

Les ascensions morales ont aussi leurs fervents. Que sont les saints, sinon des âmes, comme les nôtres, prises de la nostalgie des sommets ? Que sont les héroïques parmi nous, souvent inconnus, parce que rien dans leurs occupations habituelles ne les distingue de nous, mais qui portent en leurs désirs et dans leurs efforts l'habitude de tendre vers le plus parfait ? Elles sont plus nombreuses que nous ne supposons. En tous cas, Dieu les voit, Dieu qui du reste est par sa grâce l'auteur de ce désir sublime.

Et quand il leur a communiqué ces aspirations il les soutient encore, car il faut incontestablement s'immoler pour atteindre les sommets. Demandez aux alpinistes l'énergie qui leur est nécessaire pour braver les dangers et soutenir les fatigues. Demandez à l'aviateur à quel prix il s'envole. Il doit dominer constamment cette attraction dont l'influence fatale le suit jusqu'aux altitudes les plus enivrantes, celle de la terre, la pesanteur meurtrière.

Le désir de la vie morale, force mystérieuse qui abaisse ou qui élève, pesanteur mortelle ou célestes envolées ; il faut choisir. Il faut lutter de toute la force des désirs sublimes pour les exalter et écraser les autres, toujours vivaces et toujours attirants.

* *

Fasse le ciel que s'augmente au moins le nombre de ceux qui croient au conflit et le soutiennent ! Que diminue le nombre de ceux qui prétendent éviter de douloureuses luttes, et ne veulent pas monter, ayant peur de l'effort, mais ne voudraient pas trop descendre non plus ! Ames pusillanimes, elles ont choisi ce qu'elles croient un juste milieu, de tout repos, et elles ne s'aperçoivent pas qu'elles se fixent dans la platitude. Dans l'ordre moral, c'est déjà la déchéance, car là surtout, qui n'avance pas recule, qui ne monte pas descend.

Que Dieu nous garde de ces extrémités, qu'il alimente en nous la vivacité des désirs surnaturels. Qu'il mette autour de nous des amitiés fidèles qui, aux heures où nous ralentirions notre ascension nous secourent par leurs exemples et leurs prières. Qu'il nous rende attentifs aux désirs qui s'élèvent autour de nous et pour nous de toute l'Eglise, des saints de la terre, de ceux du ciel, de notre ange gardien, de notre Mère Immaculée, à ceux qui incessamment montent du Tabernacle. Qu'alors, joignant notre désir à cette immense imploration du ciel et de la terre, nous appelions la grâce de toute la soif de notre âme et soyons comblés des biens spirituels. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE NOEL

I

LES BIENFAITS DE LA VENUE DU MESSIE

Mes frères,

« Tant crie-t-on Noël qu'à la fin il arrive ! » Le vieux proverbe serait-il en train de mentir ? Depuis des années nous crions « Noël » et Noël revient toujours sans nous apporter la paix ou du moins autre chose qu'une paix armée.

Que nos petits trépignent d'aise devant les jouets qui ont ébloui ce matin leur réveil, qu'ils s'extasient devant le décor féerique des crèches, qu'ils s'égaient tous ces soirs, de l'arbre de Noël poudré de blanc et enguirlandé de lumière ! Ne projetons pas le noir de notre âme sur la claire gaieté de cet âge heureux !

Pour nous, finies les illusions ! Nous ne croyons plus à cette promesse de paix, comme nous ne croyons plus au petit Jésus qui descend par la cheminée. Voilà tout de même trop longtemps que nous l'attendons l'âge d'or que son prophète avait fait miroiter devant les foules : « Voici que votre délivrance approche. »

Sans qu'elle s'exprime, n'y a-t-il pas au fond de beaucoup d'âmes, aujourd'hui, un peu de cette amertume ? L'épreuve aigrit qui devrait faire réfléchir. Et nous en perdons la mémoire de la révolution prodigieuse qu'a déclenchée la venue du Messie, de la rénovation complète qu'elle a opérée, de l'ordre nouveau qu'elle a instauré à ce tournant de l'histoire au point de lui en donner le nom d'ère nouvelle.

Si doux qu'il serait de nous laisser bercer par les vieux Noëls de chez nous et enchanter au récit des

joyeuses traditions de Noël, puisque c'est l'heure de la tentation, pour nous remettre d'aplomb évoquons un peu de sang-froid quelques souvenirs, chargés de symbolisme, de cette date unique.

I. — *C'était la nuit*

C'était la nuit ; il y avait aux environs, dit saint Luc, des bergers qui passaient la nuit aux champs, à la garde de leur troupeau (II, 8).

Nous avons tous lu cet admirable « Nocturne » de Péguy.

« O nuit, ô ma fille la nuit, ô ma fille au beau [manteau,
Silencieuse aux longs voiles,
Toi qui apaises, toi qui embaumes, toi qui consoles,...
Toi qui endors les cœurs, toi qui endors les corps...
Toi qui est la sœur tourière de l'Espérance,...
O ma fille étincelante et sombre, je te salue. »

Mais il y a la contrepartie, la contrepartie de la réalité et du symbole qu'a notée un autre de nos grands poètes :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Et Notre-Seigneur dira : « Il faut, tandis qu'il est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient où personne ne peut travailler » (Jo., IX, 4) et ce fut un signe qu'à sa mort il y eut des ténèbres sur toute la terre (Math., XXVII, 45).

Sa disparition c'est la nuit sur le monde ; sa venue c'est la lumière qui chasse la nuit.

Nuit noire, nuit sombre, nuit épaisse où les hommes n'ont qu'une très vague lueur du mystère de leur destinée : d'où viennent-ils ? où vont-ils ? Quelle voie suivre ? les plus grands esprits de ces âges de ténèbres ne peuvent répondre avec certitude à ces questions capitales. « Je suis né dans l'ignorance ; j'ai vécu dans l'incertitude ; je meurs dans le doute : Etre des êtres, ayez pitié de moi ! »

Qui parle et supplie ainsi ? Un des plus hauts représentants de la pensée antique, un de ceux que nous nommons des génies, le philosophe Aristote.

Sur Dieu, sur l'âme, sur l'au-delà, à tous les problèmes de base, les meilleurs n'apportent que des solutions provisoires.

Quand S. Paul arrive à Athènes, dans une des capitales les plus civilisées de l'ancien monde, il remarque entre tant d'autres temples un autel dédié au « Dieu inconnu. »

Quand il parle de la résurrection du Christ devant la plus haute assemblée de cette ville, à ce mot de résurrection, on lui répond évasivement : question oiseuse ! on en parlera une autre fois (Act., XVII).

Quand Tacite n'osait affirmer la survivance de l'âme de son vertueux Agricola dans un monde meilleur, il ne témoignait guère d'une idée claire et sûre de l'immortalité de l'âme et de la justice de Dieu.

Si dans les hautes sphères, flottait un tel vague, on imagine l'ignorance, l'inconscience du divin, l'absence de toute préoccupation du spirituel dans la masse ; dans une masse composée surtout d'esclaves, enchaînés à des besognes toutes matérielles.

Aujourd'hui les bergères des montagnes, sœurs de Jeanne d'Arc et de Bernadette qui ne connaissaient ni A ni B, le jociste de l'atelier ou de l'usine, le noir catéchisé dans sa brousse par le missionnaire, savent à n'en pas douter qu'il existe un Dieu, juste et bon, qu'ils ont une âme immortelle, qu'il y a un ciel de l'autre côté.

Allons, il y a tout de même quelque chose de changé, depuis qu'est venu trouer les ténèbres de la nuit de Bethléem celui qui est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi !*

II. — *Dans une étable*

Pendant la nuit, dans une étable, dans une crèche. « Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (Luc, II, 7). Dans une étable, dans une crèche : aujourd'hui, ces mots sont peut-être trop du style noble, pour que nous puissions « réaliser », nous représenter vivement le sordide du taudis de hasard et ses intentions providentielles : une étable, une crèche : traduisons : « une écurie, une mangeoire d'animaux. »

Il est bien vrai que la mission de ce nouveau-né est de purifier le monde. Il s'appelle Jésus, « car il sauvera son peuple de ses péchés » (Math., I, 21) ; il vient apprendre la morale du salut pour la rémission des péchés (Luc, I, 77) ; il nous lavera de nos péchés dans son sang (Apoc., I, 5) ; Jean-Baptiste l'annoncera bien comme l'agneau qui ôte les péchés du monde. Cependant, en pareille fête, on ne peut brosser un tableau des turpitudes païennes. C'est le jour où jamais de nous en tenir à la recommandation de S. Paul, de ne les point nommer parmi nous. Un mot de S. Jean doit nous suffire : « le monde tout entier est plongé dans le mal » (I Jo., V, 19), il y baigne comme dans un bain de boue.

Mais depuis que dans cette étable, image trop réelle du monde, l'enfant Dieu, fils de la très pure Vierge Marie, a placé son berceau, depuis qu'elle s'est penchée sur lui avec le chaste Joseph, depuis que des chœurs d'anges ont volé et chanté tout autour, l'atmosphère en a été purifiée.

Je ne ferme pas les yeux à ce que le fleuve humain charrie encore de fange ; mais je vous demande de les ouvrir sur ces îlots de verdure et de fraîcheur qui émergent de ses eaux boueuses...

Sur ces foyers chrétiens où l'on s'aime sous le regard de Dieu dans la fidélité et la fécondité heureuses...

Sur l'intérieur de ces couvents dont les âmes sont restées blanches comme les voiles des religieuses qui les habitent.

Sur ces séminaires où toute une ardente jeunesse se garde à Dieu et aux âmes...

Sur la sainteté épanouie sous tous les cieux et sur toutes les terres à toutes les époques même les plus sombres de l'histoire.

Alors ne pensons donc pas qu'il n'y a rien de changé depuis que l'innocence de l'Enfant-Dieu a désinfecté l'étable.

III. — *Dans le froid*

Pendant la nuit, dans une étable, par le froid de décembre, plus vif encore sur la montagne et au cœur de la nuit.

Par le froid de la température et plus encore par le froid des cœurs. Marie et Joseph venaient d'en faire l'expérience. Aux jours d'affluence, dans un hôtel complet, il reste encore une place de fortune... si le client peut y mettre le prix ou si le patron a du cœur. Mais de pauvres gens comme eux, le patron avait bien vu que ça ne paierait pas et le monde était sans cœur.

Plus encore que le monde israélite, le monde païen.

On a peine aujourd'hui à imaginer une société aussi inhumaine.

L'enfant n'a droit à la vie que s'il trouve grâce aux yeux du père. Pour les autres, pour les chétifs, les infirmes, les difformes, il y a près de Sparte, le Taygète, et dans Rome, l'île du Tibre, où les abandonner. Et on ne s'en fait pas faute.

La femme ne compte pas. Elle n'est pas la compagne, mais l'esclave. L'homme la laisse au gré de ses caprices et dans l'empire romain les lois doivent intervenir pour contraindre au mariage les fils du patriciat.

Quant aux hommes, ils forment, dans leur majorité, un immense troupeau d'esclaves. Sur la foi de statistiques, à certaine époque, Athènes compte deux cents esclaves pour un homme libre, et Rome les deux tiers de sa population. Et la vie de l'esclave n'a nulle valeur : en un mois, on en fait périr plus de trente mille par jour, dans les combats de gladiateurs pour amuser le public.

Regardons maintenant la crèche. Dans la personne de cet enfant couché sur la paille, maternellement enveloppé de langes, dans la personne de cette femme qui l'adore et le prend dans ses bras, dont Dieu a fait une créature à part, au-dessus de toutes les autres, sans souillure, et sa mère ; dans la personne de ces pauvres pâtres, de bien petites gens, et qui sont les premiers informés et les premiers invités, oui ! même avant les Mages ! toutes les faiblesses que l'antiquité méprisait sont réhabilitées, celle de l'enfance, de la femme, des humbles. Noël sera la fête des enfants et l'asile qui les accueillera portera le nom significatif de crèche ; un rayon de l'auréole de Marie illuminera le visage de toute femme et surtout de nos mères; le travailleur manuel verra reconnaître en lui la dignité de la personne humaine et des humbles : des pêcheurs du lac, d'une Jeanne d'Arc, de fils d'ouvriers devenus ses prêtres Dieu fera les associés de son œuvre dans le monde.

Dites, après cela, s'il n'y a pas quelque chose de changé pour les petits depuis qu'a paru celui qu'on croyait le fils du charpentier Joseph.

* *

A quelque trente ans de cette nuit de Noël, Notre-Seigneur est à l'apogée de sa mission : des foules l'entourent près du lac de Tibériade, ses douze apôtres sont officiellement nommés, il vient de donner la mesure de sa puissance de thaumaturge par la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Voici que lui demandent audience deux disciples de Jean-Baptiste, incarcéré depuis de longs mois déjà. Et c'est ce prisonnier lui-même qui les lui envoie, avec mission de lui demander : « Voyons, êtes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? »

Eh quoi ! celui qui a été pour nous, pendant tout ce temps de l'Avent, le Précurseur, le Prophète, le Témoin intrépide du Messie aurait-il été à ce point déprimé par sa détention de sentir sa foi chanceler? Finissait-il par penser qu'il n'avait été qu'un visionnaire? S'était-il trompé et avait-il trompé le monde? Non, la foi de Jean-Baptiste n'a pas faibli. Mais sans doute, comme beaucoup de saints à leur dernière heure, comme le Christ lui-même sur la croix : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » sans doute a-t-il été visité par la tentation, très compatible avec la sainteté. Avant de mourir, il a le vif désir, il a hâte, il s'impatiente, de voir le Messie fonder enfin le royaume de Dieu : « Vous êtes l'unique Sauveur et Seigneur, les âmes vous attendent : venez, Seigneur Jésus. »

On dit que les faits parlent d'eux-mêmes, qu'ils ont leur éloquence. Notre-Seigneur répond par les faits. « Allez, dit-il, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux humbles » (Math., XI, 2-6 et Luc, VII, 18-23).

Si les lenteurs de la Providence ne répondent pas toujours à nos impatients désirs, si la tentation nous guettait de penser à une faillite de l'œuvre du Christ, sachons nous souvenir de la transformation radicale qu'il a opérée dans le monde, dont nous sommes les bénéficiaires inconscients, *O Fortunatos nimium !* et qu'il parachèverait magnifiquement s'il rencontrait en nous tous des hommes de bonne volonté ! *Amen.*

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXX

REMARQUES HISTORIQUES SUR LA COMMUNION

Mes frères,

Si le rite actuel de la Communion diffère peu de l'ancien cérémonial en ce qui concerne le célébrant, il n'en va pas de même en ce qui concerne les fidèles. Il nous sera bon aujourd'hui de faire un peu d'histoire, non pas pour faire étalage d'érudition mais, pour enrichir, peut-être aussi redresser l'idée toujours assez pauvre, parfois un peu gauche que beaucoup de fidèles se font de l'Eucharistie.

I. — *Détails d'histoire*

Revenons donc, si vous le voulez bien, au IVe siècle qui fut l'âge d'or de la liturgie.

1. *Les chrétiens, tous les chrétiens communient à la messe.* Ils ont déjà participé à sa célébration, à leur rang, par leurs offrandes, par leurs acclamations, par leurs attitudes. Leur participation se fait encore plus expressive par leur communion. Ils comprennent que l'autel est avant tout une table : avec son pain, son vin, son calice, sa patène, ses nappes ; que la table de communion est évidemment le prolongement de la table d'autel. Ils comprennent donc que la messe est un repas non pas ordinaire mais sacré où l'on reçoit non plus du pain et du vin mais la chair et le sang du Christ, où l'on se nourrit et s'abreuve à la divinité, et que tout le reste : prières, lectures, chants, ne retrouve sa signification plénière et son harmonie totale que si l'on se reporte à ce genre central autour duquel toutes ces cérémonies s'organisent : la consécration et la communion. Conclusion pratique très logique : puisqu'on n'invite pas des amis à venir vous regarder manger mais à prendre part à votre repas, il ne leur serait jamais venu à l'idée de répondre à l'invitation du Christ en regardant la messe de très loin... Ils s'avançaient chaque fois jusqu'à la Sainte Table.

2. J'ai bien dit ; *ils communiaient à la messe.* Il ne leur serait jamais venu à l'idée de communier, sans aucune raison, en dehors de la messe. La Communion n'était pas pour eux — à juste raison — un *sacrement isolé,* mais, encore une fois, la participation normale et parfaite à ce sacrifice mystérieux

qui s'achève en repas. Certes, dès les premiers siècles, on connut la communion distribuée en dehors de la messe et de l'église. Mais elle était pour les malades dans leurs chambres, les captifs dans leurs prisons.

3. *Les premiers chrétiens communiaient sous les deux espèces.* Le Corps du Seigneur était déposé dans la main droite du fidèle par le célébrant qui disait : « *Corpus Christi,* voici le Corps du Christ » et chaque communiant répondait son *Amen* qui proclamait sa foi en la présence réelle. Les fidèles eux-mêmes portaient le pain consacré à la bouche. L'emploi de pains azymes très minces suffit à expliquer notre usage actuel. Après que les fidèles avaient communié sous l'espèce du pain, le diacre leur tendait le calice : « *Sanguis Christi,* voilà le sang du Christ. » Et le communiant répondait encore *Amen.* Et tous trempaient leurs lèvres au même calice. A partir du VIIIe siècle, la communion au calice se fit au moyen d'un chalumeau en métal. Plus tard, vers le Xe siècle, la pratique courante, qui simplifiait fort le cérémonial, fut de tremper, à l'exemple de l'Orient, l'hostie dans le précieux Sang.

Vous le savez, le Christ tout entier est sous chaque espèce. Il n'est donc pas nécessaire de communier sous les deux espèces pour communier à la réalité totale du Christ. Par ailleurs, cette coutume s'avérait difficile à maintenir : sans parler de la rareté du vin dans les pays du Nord, il y avait le risque de répandre le précieux Sang ou de laisser aigrir ce qui en restait dans le calice. Il y eut enfin les exigences d'une hygiène plus délicate. Les fidèles répugnaient à approcher leurs lèvres du même chalumeau. Vers le XIVe siècle la communion sous les deux espèces disparut, en Occident tout au moins. Car vous savez peut-être que cette coutume fut maintenue dans le rite grec.

4. *Les premiers chrétiens communiaient en procession.* Vous vous en souvenez, toute la communauté paroissiale s'était rendue en corps à l'autel, c'est-à-dire processionnellement, en ordre hiérarchique, pour y porter ses offrandes. Eh bien ! c'est en corps c'est-à-dire processionnellement, en ordre hiérarchique, qu'elle y revenait pour rechercher ces dons maintenant consacrés, transformés au Corps et au Sang du Christ, autrement dit pour communier. Ainsi les fidèles, par cette procession organisée, affirmaient-ils que communier n'était pas seulement pour eux recevoir un sacrement, mais entrer dans le mystère sacramentel par un engagement actif.

5. *Les premiers chrétiens allaient à la Table Sainte en chantant.* Rien n'est plus lugubre, en effet, qu'une procession silencieuse. Aussi bien, toute procession s'accompagnait dans la primitive Eglise d'un chant : l'*Introït* pour la procession d'entrée des officiants ; l'*Alleluia* pour la procession de l'Evangile ; le psaume de l'Offertoire pour la procession des offrandes. De même pour aider au recueillement pendant la communion, on faisait chanter un psaume. C'était très souvent le Ps. XXXIII avec ses deux magnifiques versets qui s'adaptaient à merveille à l'acte de la communion : « Approchez-vous du Seigneur et vous serez rayonnants de lumière, *Accedite ad eum et illuminamini* » et « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus,* Goûtez et voyez comme le Seigneur est bon ». Par la suite, on fit appel à d'autres psaumes, tel que le XXIIe « Le Seigneur est mon pasteur, je ne manquerai de rien ; il me fait reposer dans de verts pâturages. » Ce psaume de la Communion, comme celui de l'Introït et de l'Offertoire, comprenait toujours une antienne, c'est-à-dire un refrain que toute la foule pouvait reprendre et s'achevait par le *Gloria Patri* lorsque la distribution était terminée. Lorsque, hélas ! les communions se raréfièrent, le psaume en question perdit sa raison d'être et au XIIe siècle on se contenta de l'antienne qui occupait le peu de temps requis pour la communion du célébrant.

Ce que je viens de vous dire, de l'ancien cérémonial, vous aura montré que, dans l'esprit de l'Eglise, la communion est, comme les autres parties de la messe, un *acte collectif.* Les chrétiens vont ensemble à la même table, prendre part au même repas. Ce repas, selon le texte même du Sauveur, doit nous attacher davantage les uns aux autres en même temps qu'il nous attire à lui. N'est-il pas significatif que Jésus ait attendu sa première Messe pour donner aux apôtres son « nouveau » commandement. Jusqu'alors, la seule mesure qu'il eut exigée d'eux c'était d'aimer les autres « comme soi-même ». Quand il les eût nourris de sa chair, il exigea davantage : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ». C'est qu'alors le Cœur de Jésus, le Cœur d'un Dieu vient battre dans nos poitrines à nous qui avons partagé son repas sacrificiel. Des chrétiens qui ont communié à ce signe d'unité, à ce lien de charité qui s'appelle la même Eucharistie, doivent être capables de s'aimer comme Jésus les a aimés.

II. — *Règles pratiques*

Pour reprendre l'esprit de nos frères les premiers chrétiens, voici quelques règles que je vous propose.

1. *A moins de raisons sérieuses, ne communions jamais en dehors de la messe. Faisons tout notre possible pour communier chaque fois à la messe.* Il a une raison sérieuse ce chrétien fervent qui veut communier en semaine mais que ses obligations professionnelles empêchent d'assister à la messe, cette mère de famille qui ne peut s'échapper de chez elle qu'un trop court instant pour assister à une messe entière. Mais elle n'a pas ou il n'a pas de raison sérieuse cette chrétienne, ce chrétien par exemple, qui demandent la communion en dehors de la messe et assistent ensuite à la messe toute entière afin de se ménager une action de grâces plus longue. Profitez sans scrupule des indults allégeant le jeûne eucharistique, afin de participer tous les dimanches totalement à la grand'messe paroissiale.

2. *Faites de votre communion une célébration, vous aussi.* Restez à votre place jusqu'à ce que vous ayez fini de réciter à haute voix, mais sur un ton recueilli, le *Confiteor* et le *Domine non sum dignus.* Soit dit en passant, ce *Confiteor* n'est entré dans la messe qu'au XIIe siècle, usité pour la communion des malades. Une redite, qui nous rejette brusquement dans l'atmosphère de l'avant-messe. Il ne s'agit plus maintenant de penser à nos péchés mais à l'amour du Christ. Toutefois désir compréhensible des fidèles de recevoir un signe extérieur de pardon immédiatement avant de communier. Acceptons-le. Récitons-le à haute voix, tous ensemble — sans détailler notre misère — en ne détachant pas nos regards de notre Sauveur et de son Amour. Cette récitation collective nous rappellera d'ailleurs que nous prenons part ensemble à un même repas.

Avançons ensuite vers la Sainte Table comme les fidèles d'autrefois, processionnellement, dans un ordre aussi parfait que possible, autant que possible rangée par rangée.

Hélas ! il faut bien l'avouer : spectacle affligeant dans nos églises, surtout aux grandes fêtes. Les fidèles communient sans ordre, en se bousculant presque. Chacun pour soi, on se presse vers la Sainte Table, on s'y installe sans souci du voisin, on en revient comme on peut en se faufilant dans les allées encombrées et en rencontrant des fidèles qui arrivent en sens contraire.

Les communiants ne sont pas des mendiants qui se précipitent sur le pain qu'on leur jette, ni des consommateurs qui font la queue à la porte de la boulangerie en l'an de disgrâce 1947. Les communiants sont des *célébrants*. Ils vont à la communion en procession, dignement, en corps.

3. *Et comme de vrais célébrants, allons communier en chantant* [1].

Essayons de nous unir à la chorale. Nous chercherons peu à peu des chants faciles que vous pourrez reprendre au refrain (cantiques grégoriens, — *Pange lingua*, — « Sois notre force dans la vie », — *Magnificat*). Ne trouvez pas cela étrange ou inconvenant, chrétiens modernes qui avez trop souvent séparé la joie de la religion, fait de la communion un acte purement intérieur et individuel, exigeant un recueillement compris avant tout comme un isolement de tout ce qui nous entoure. Or, si la communion est communion au Corps eucharistique du Christ elle nous unit aussi à son corps mystique dans nos frères. On ne communie pas seul. C'est un repas de famille qui a pour but non seulement notre sanctification personnelle mais encore l'unité entre les membres du Corps. Chanter en chœur est un moyen efficace de réaliser cette unité fraternelle. « Chanter, a dit S. Augustin, est le fait de celui qui aime ». La communion étant le festin de l'Amour, il est tout naturel de chanter en allant communier. Rien ne peut mieux nous mettre dans les dispositions de joie, d'épanouissement et de charité utiles à une bonne communion.

* *

Tout ce que je viens de vous dire vous paraît peut-être de bien petits détails, affaires de sacristie, et relever davantage de l'art de la circulation routière que de la religion. Détrompez-vous. Si vous adoptiez pratiquement ces conclusions, si vous observiez ces règles, la communion ne serait plus une distribution quelconque. Elle redeviendrait une cérémonie noble et harmonieuse. Les communiants ne feraient plus figure de consommateurs empressés et égoïstes. On impose aux premiers communiants de nombreuses répétitions pour obtenir lors du « grand jour » des évolutions impeccables. Très bien. Mais rappelez-vous que toutes nos communions ont la même importance et méritent par conséquent de pareils soins. *Amen.*

[1] Chaque curé reste juge de l'opportunité de ces règles pratiques.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXIX

SAINT PAUL EN GRÈCE ET A ATHÈNES

De Philippes, Paul et ses compagnons se rendirent à Thessalonique, alors capitale de la Macédoine. Cette ville, d'abord peu importante semble-t-il, avait été rebâtie par Cassandre, roi de Macédoine (300 av. J.-C.), qui lui avait donné le nom de sa femme, fille de Philippe de Macédoine. Aujourd'hui, Salonique, vu sa situation géographique, est une ville importante au point de vue stratégique et économique. A l'époque de S. Paul, cette situation avait déjà attiré beaucoup de juifs. Ils y avaient une synagogue. Selon sa coutume, Paul s'y rendit et, trois sabbats consécutifs, il discuta avec les juifs. Il leur montra que Jésus était bien le Messie, car sa Passion et sa Résurrection avaient été prédites par les Ecritures. Sa prédication amena quelques conversions parmi les juifs et beaucoup plus parmi les païens. Mais vint la réaction. Les juifs jaloux, choisirent quelques hommes agressifs et agitèrent la ville.

Connaissant la haine et la perfidie des juifs, les nouveaux fidèles jugèrent prudent de soustraire l'apôtre et ses compagnons à de nouvelles persécutions et les firent partir, pendant la nuit, pour Bérée à 6 ou 7 kil. au sud-ouest de Thessalonique. Cette ville de Bérée est peu connue, sinon comme patrie d'Alexandre le Grand. Aujourd'hui, elle s'appelle *Venia*. Elle comptait alors beaucoup de juifs parmi ses habitants. Dès leur arrivée, Paul et Silas entrèrent dans la synagogue. Et, chose étrange, les conversions furent nombreuses. Grand succès. Ces juifs de Bérée étaient d'un naturel plus noble que ceux de Thessalonique. Ils reçurent la parole de Dieu avec beaucoup d'ardeur, examinant, tous les jours, les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur disait était conforme à la vérité qu'ils étaient désireux de connaître, dès lors, ne péchant pas contre la lumière. Succès également auprès des païens. Plusieurs d'entre eux (v. 12), beaucoup de femmes grecques de qualité et un assez grand nombre d'hommes, crurent en Jésus-Christ. Mais Satan veille...
Et alors, même à Bérée, l'orage éclata contre les prédicateurs. Toutefois, cet orage ne fut pas provoqué par les juifs de cette ville qui demeurèrent calmes, mais par ceux de Thessalonique qui contraignirent Paul à s'éloigner de nouveau.

Que de difficultés ! Laissant donc à Bérée Silas et Timothée qu'il avait fait venir, l'apôtre, escorté de quelques fidèles s'embarque pour le Pirée, le port d'Athènes. Quand ils y furent arrivés après trois ou quatre jours de navigation, Paul et ses compagnons se dirigèrent aussitôt vers la ville célèbre. Là, Paul congédia les « frères » de Bérée en les chargeant de dire à Silas et à Timothée de venir le retrouver au plus tôt (v. 15).

* *

Voici donc Paul en Grèce ! La Grèce était devenue province romaine, sous le nom d'Achaïe, en 146 av. J.-C. Elle avait Corinthe pour capitale. Athènes qui, longtemps, avait été si glorieuse et si importante et qui restait encore la ville la plus célèbre, était alors bien déchue et ne conservait plus